

Lire Beauvoir

Marlene Streeruwitz

La jeune femme, qui souhaite écrire un essai sur Beauvoir, me dit qu'elle n'éprouve pas de plaisir à la lire. « C'est démoralisant », dit-elle. Elle regarde la table et déplace le micro en un mouvement de va-et-vient. Son ton est maussade. Un peu provocateur. Et blessé.

Tout d'abord, nous devons nous demander comment un texte écrit en 1949 peut encore provoquer ce niveau de résistance aujourd'hui. Cette résistance elle-même confirme la validité du *Deuxième Sexe*. Il est clair que ce texte confronte la jeune femme à des vérités qu'elle ne veut pas ou ne peut pas reconnaître. Sinon, elle aurait pu historiciser ce texte et ne pas se laisser affecter par lui. Elle pourrait analyser le texte au lieu de se trouver analysée elle-même par le texte.

L'éprouve de la sympathie pour la résistance de cette jeune femme. Imaginez l'effort nécessaire pour ce travail et pour s'élever à un point de vue juste concernant les liens complexes entre époques et cultures contenues dans des mots tels que « femmes », « mouvement féministe » ou « féminisme ». En outre, cette jeune femme doit faire le difficile travail de prendre en compte la réalité historique de la misogynie et ensuite apprendre à la mettre en rapport avec elle-même. À cela s'ajoute le problème que les vérités sur les femmes ne font pas partie de ce qui est couramment admis. La vérité sur l'histoire des femmes est transmise dans des lieux spécifiques, études féministes ou études du genre. La dissociation de l'histoire des femmes et de l'Histoire avec un grand H traduit bien l'universalité de la misogynie qui devient une expérience insupportable. Dans ce cadre, l'histoire de son genre doit alors être traitée comme un traumatisme. Résister à ce processus n'est que trop compréhensible.

À partir de là précisément, les liens complexes qui conditionnent la situation elle-même commencent à apparaître sous un nouveau jour. La question est de savoir dans quel environnement cette jeune femme

fait ce travail d'apprentissage. Avec quels points d'appui. Quels obstacles. Ce travail s'accomplit-il avec d'autres ou seul ? La culture dans laquelle la jeune femme vit renforce ou affaiblit les effets. Ses efforts doivent être mesurés en fonction de cela.

L'étude du rôle des femmes à travers l'histoire devrait être un effort conjoint des deux genres. Mais c'est précisément ce sur quoi la jeune femme ne peut pas compter. Les femmes doivent apprendre à supporter seules le fardeau de leur histoire. C'est un processus nécessaire. Sans une connaissance de cette histoire, il n'est possible ni d'imaginer un avenir ni de façonner un présent. Sans la connaissance historique, on ne peut penser la liberté. Mais le fardeau est double pour les femmes parce qu'elles ont déjà dû, culturellement, déduire de l'homme chaque définition qui les concerne personnellement. Aucune religion hégémonique et presque aucune sociologie ne proposent une définition de la femme en soi. La femme est toujours « l'autre ». La femme est issue de l'homme. Son existence vient de l'homme. D'où la tentative de balayer d'un revers de main le poids de cette réalité. Cette tentative n'est que trop compréhensible. La femme est le double objet de son passé et de son présent. Il n'est donc pas surprenant de se sentir blessée. Les blessures sont réelles et douloureuses. Beauvoir est alors rendue responsable de la douleur de la vérité en tant que messagère de cette vérité. L'histoire de la libération des femmes montre que l'histoire de leur aliénation est marquée par les différences culturelles.

« Eh bien. Il s'agit d'un jeu et chacun en connaît parfaitement les règles. » Cette phrase se trouve dans un roman anglais de 1932. Elle fait référence à la mode de cette période qui reprend la mode emphatiquement féminine de la fin du 19^e siècle. On dansait avec des vêtements qui étaient des déguisements. Selon l'auteur

du roman, les jeunes femmes en tenue de soirée, avec des traînes et des corsages, ne risquent pas de vouloir renoncer à leur indépendance nouvellement conquise par le biais de cette mode. L'auteur anglais, Dorothy Sayers, peut, dans sa représentation de la société anglaise, compter sur les jeunes femmes pour être conscientes de leur situation, avoir déjà choisi l'indépendance et trouver leur bonheur dans sa réalisation. Dans un roman anglais de 1932, on peut éventuellement penser qu'une telle chose est possible.

En ce qui concerne la société française, Simone de Beauvoir adopte un tout autre point de vue. En 1949, elle décrit exactement le contraire dans *Le Deuxième Sexe*. Les règles du jeu ne sont pas connues des femmes. Elles ne peuvent l'être. Elles sont transmises aux femmes de façon inconsciente. Les aliénations des femmes sont insérées dans la culture de façon imperceptible et ne peuvent être mises à jour que par un acte conscient de questionnement. Beauvoir suppose que les femmes sont formées à rester des filles et qu'en une sorte d'enchaînement narcissique elles y adhèrent ensuite toute leur vie. Proie et épouse constituent les deux pôles immuables entre lesquels s'écoule la vie d'une femme. Une construction de soi en tant qu'affirmation de liberté est possible et souhaitable pour les femmes. Dans les circonstances actuelles, le succès n'est pas garanti.

La possibilité pour une femme de se penser elle-même est déterminée par sa culture et sa place dans cette culture. En 1932, l'Anglaise Dorothy Sayers peut voir dans une mode décontractée des jeunes femmes construisant leurs propres solutions pour une vie indépendante. Et, souvenons-nous. Depuis le 18^e siècle, la littérature anglaise nous a appris comment le capitalisme affecte le genre. La première chose décisive pour une personne est de savoir combien elle possède. Le genre détermine ensuite le rôle. Dans cette littérature, nous lisons des considérations sans fin concernant qui peut épouser qui, sur la base de qui possède quoi. La moralité régit seulement la façon dont les sexes se comportent les uns avec les autres. Le mariage sera décidé en fonction de ce qu'on possède. Ces règles de société constituent le point de référence de tout le monde et sont la base qui sous-tend le récit social. Les règles sont connues. On peut trouver sa place.

En 1949, la France est bourgeoise catholique. Dans cette société, Simone de Beauvoir est confrontée à une situation où la femme est le deuxième sexe. Bien qu'il existe une séparation de l'Église et de l'État, l'Église règne dans la sphère privée et parle des genres d'abord en termes de fils et de filles. Avant que la conscience puisse se développer, l'illusion métaphysique a envahi l'avenir. Les femmes elles-mêmes transmettent leur propre vacuité dans l'éducation de leurs filles. L'instruction par la mère, le « comme moi » est la première recommandation qui conduit à leur perte les filles de la bonne bourgeoisie catholique. Les conventions sociales complètent ce que les familles ont commencé. La tentation de s'élever en étant la complice de l'homme est toujours là, minant le refus d'une femme à être l'autre. Le « nous » d'une femme n'émerge alors jamais dans une connaissance consciente de sa situation. Pourquoi, dès lors, une femme résisterait-elle à la tentation de l'asservissement ? Surtout si elle a la charge d'enfants et est ainsi tombée dans une dépendance supplémentaire.

Si nous nous tournons vers le modèle historique de notre propre culture et regardons l'Autriche en 2007 pour expliquer le ressentiment de la jeune femme qui veut effectuer une étude sur Simone de Beauvoir, nous constatons que personne ne connaît les règles parce qu'elles n'existent pas en tant que fondement de la société. En tout cas, pas depuis l'effondrement de la monarchie. Lorsqu'il n'y a pas de société, il n'existe pas de culture et donc pas de descriptif des règles. Les hommes aussi ne connaissent pas les règles. Ainsi, si les hommes de ce pays portent à nouveau des fracs et queues de pie et savent exactement comment attacher un nœud papillon, nous devons craindre un retour à la courtoisie chevaleresque du 19^e siècle. Cela pourrait signifier que l'on ne claque pas allégrement la porte au nez, parce que souvent l'homme autrichien estime qu'un comportement impoli serait un acte de libération des femmes.

Cependant, comment se fait-il qu'on puisse être homme alors qu'on n'est pas dans une société qui génère une culture où l'on trouve une description de ce qu'est un homme ? Comment doit être un homme ? Quelles attentes et quels désirs permettent de décrire

un homme ? L'histoire autrichienne après 1918 n'a jamais conduit à une idée de soi-même communément partagée. L'émergence d'une image de soi est toujours entravée par la lutte concernant la définition de ce que la société devrait être. Dans le meilleur des cas, la société se confondait avec une sorte de nostalgie de classe. Mais, s'il n'y a pas de description positive du signifiant « homme », alors, dans une tradition catholique, la définition peut toujours être fondée sur la description négative de l'autre. C'est toujours la première étape du racisme, comme on le sait. L'absence de description sociale de l'homme est compensée, dans ce pays, d'une double manière, par l'altérité de femme. La vision européenne, occidentale, chrétienne, dévalorisante de la femme permet de donner une première définition de l'homme et, en retour, par un processus réflexif, renforce la vision dépréciative de la femme.

La jeune Autrichienne est en droit de considérer tout cela avec défi. La lecture de Beauvoir ouvre un point de vue sociétal sur la tragédie des femmes dans une société décadente, mais fermement constituée. La jeune Autrichienne doit tirer de cette analyse ses propres conclusions au sujet de sa société post-fasciste, décadente ; une partie de son élite continue aujourd'hui à faire pression pour la mise en œuvre de la mission fasciste, remonter le cours du temps et revenir à la période qui a précédé la Révolution française. Toutefois, la faible possibilité qui existe encore pour cette jeune femme d'affirmer sa liberté réside précisément dans ses droits citoyens découlant de cette révolution. C'est seulement sur la base de la définition des droits de la personne à la liberté qu'on peut concevoir le sujet à la première place, le sujet qui « se pose concrètement, par le biais de la conceptualisation, comme une transcendance. »

Si, à ce stade, la jeune femme arrive à travailler à son émancipation, alors l'exemple anglais entre de nouveau en jeu, cette fois comme grand récit masqué du néolibéralisme, derrière lequel l'opposition fasciste aux Lumières peut reprendre vie. Cette opposition se nourrit du besoin de la globalisation néolibérale de déclarer la guerre à la pensée autonome et au travail. Ce récit masqué affirme une universalité des règles, comme dans l'exemple de 1932. Ces règles du jeu sont affirmées à

l'échelle mondiale mais ne sont applicables que localement et ne sont donc pas transférables. Un réseau dense de règles de ce genre voile le vide de la société néolibérale. Les tentatives de copier les cérémonies de remise des « Oscars », par exemple, sont des manifestations douloureuses de ce vide.

Plus profondément, ces transferts manifestes de règles empiètent sur la définition du genre. Simultanément, dans les derniers développements de l'école néolibérale, un demi savoir pragmatique et la précarité des conditions de travail réduisent à néant la possibilité d'une affirmation individuelle de soi.

La jeune femme devrait rendre publics les résultats de ses travaux culturels personnels sans pouvoir établir leur rapport avec la société. Elle doit alors communiquer ces résultats à une communauté pour arracher un vestige de liberté pour elle-même. Mais nous aimerions tout d'abord que cette jeune femme ait une situation stable grâce à un emploi rémunéré et alors, alors seulement, nous pouvons poser la question de savoir comment elle peut considérer sa transcendance comme femme.

Le monde n'a pas connu de progrès social mais seulement des transformations ; des transformations radicales et, à travers elles, des restrictions radicales. C'est précisément pour cette raison que la lecture de l'œuvre de Beauvoir est indispensable. Ainsi, l'introduction de l'ouvrage *Le Deuxième Sexe* représente une sorte de base pour une conceptualisation nécessaire. C'est une conceptualisation riche ; le présent ne peut plus être pensé de la même façon ; et précisément parce que tant de choses ont changé et parce que la pensée autonome a été appauvrie par le biais d'un cadre de violence et l'impossibilité de gagner sa vie. C'est précisément pour cette raison que nous avons besoin de nous tourner vers la richesse de sa conceptualisation. Rien ne peut remplacer, pour sa propre pensée, la découverte de la résonance de la voix de Beauvoir. Rien n'est plus précieux que l'analyse de la validité de ses apports. Rien n'est plus stimulant que l'écoute de cette voix sévère et rigoureuse.

Aucun thème n'a davantage dominé le débat des trente dernières années que celui du mouvement des femmes. Et alors que le débat s'est déroulé de façon orageuse, il n'a pas progressé ou a même reculé.

Quand je sors aujourd'hui une marque de collants de sa pochette, je trouve une présentation du produit de l'entreprise. À travers une brève histoire en images, on me donne une définition de la femme. Une grande photo montre le haut du corps de la femme vêtue d'une combinaison. De l'image, elle regarde l'observateur. Provocante. Une petite image la montre avec un bustier. La femme regarde hors de l'image vers la gauche. Sur une plus grande photo encore, un corps blanc et un regard boudeur vers la droite. L'avant-dernière image est de petite taille et la femme est accroupie sur une marche, les fesses bien mises en valeur. Son visage est dans l'ombre et elle regarde derrière elle, d'un regard scrutateur. Sur la dernière photo, ce n'est que la partie inférieure du corps qui est montrée. La jambe tendue jusqu'à la hanche, avec des talons hauts. La proie est conçue pour le plaisir du chasseur.

Ces photos sont destinées aux femmes. Cela vous coupe toujours le souffle de voir à quel point le regard intériorisé de l'homme pour la femme peut être considéré comme une évidence. L'un de ces types qui sont tellement à l'aise pour aborder tous les sujets dirait que nous n'avons pas à prendre cela au sérieux. Mais pour la jeune femme, il est évident que cela fait partie de ce qu'elle peut percevoir comme culture. Dans cette évidence naturelle, la publicité est le véritable successeur de l'Église catholique et ses règles restent au fond de l'inconscient. Ce serait un bon terrain de résistance et de lutte pour affirmer que la dévalorisation ne doit pas être transmise par de tels moyens.

Les hommes ont besoin de lire Beauvoir. En l'absence de rôle et de place au sein de la société néolibérale, ils ne pourront être différents des femmes. Dans le néolibéralisme, encore une fois, il y a d'abord

l'argent et ensuite le genre et non plus les gentilles conventions de la classe moyenne présentée dans l'exemple de 1932. Il y a croisement entre la lutte actuelle des différents camps et la désintégration du sujet dans le néolibéralisme. À l'intersection de ce vide, l'homme se dissoudra également. Les jolis garçons athlétiques des publicités de produits surgelés reflètent les publicités de sous-vêtements avec des femmes nues. Ces jolis garçons vêtus uniquement d'un slip de bain ne sont que l'avant-garde d'une évolution qui maintenant, à côté de l'argent, ne reconnaît que le beau corps nu comme monnaie. Cela rappelle l'éducation de la femme qui la pousse à rester une fille éternelle et narcissique. Tournez vos regards vers Beauvoir.

Marlene Streeruwitz a étudié les langues slaves, la littérature et l'histoire de l'art à Vienne. Depuis 1992, ses pièces de théâtre ont été jouées dans de nombreuses villes. Sa première nouvelle « Verführungen », pour laquelle elle a obtenu plusieurs prix dont le prix Mara Cassens, est parue en 1996. Streeruwitz est considérée comme un des auteurs féministes germanophones les plus actifs sur le plan politique. Son œuvre comprend :

- Verführungen (1996)
- Sein. Und Schein. Und Erscheinen (1997)
- Können. Mögen. Dürfen. Sollen. Wollen. Müssen.
- Lassen. Frankfurter Poetikvorlesungen (1998)
- Lisa's Liebe. Three part novel (1997)
- Waikiki Beach. Und andere Orte. Die Theaterstücke (1999)
- Jessica, 30. Novel (2004)
- Wie bleibe ich Feministin. Die Streeruwitz-Methode. Essay (2008, pas encore publié)

[Http://www.marlenestreeruwitz.at](http://www.marlenestreeruwitz.at)